

Aux arts et métiers, les traditions de l'école perpétuent l'esprit de corps

Les coutumes des « gadzarts », comme on appelle les étudiants de l'Ensam, transmises aux premières années, entretiennent l'identité forte propre à ce réseau d'ingénieurs, l'un des plus puissants et organisés de France. Reportage sur le campus d'Angers.

Par [Romane Pellen](#) (Angers, envoyée spéciale)

Publié le 10 novembre 2023 à 06h00, modifié le 10 novembre 2023 à 11h57



Lucas Mallevays, étudiant de deuxième année des arts et métiers d'Angers, se tient fièrement devant sa « biaude », sa blouse grise, symbole de l'école, suspendue sur un cintre : « *Après la première année, nous avons la chance de pouvoir librement décorer notre blouse grise à notre image.* » Autour d'une tête de mort, rappelant les masques de la fête des Morts, au Mexique, sont inscrits de mystérieux chiffres et des lettres enflammées. « *L Fuego, c'est mon surnom* » et, au-dessus, « *ma promotion* » et « *ma famille* », détaille-t-il dans le jargon utilisé par les étudiants de l'école, l'« argadz », mélange d'argot et de vocabulaire militaire. Cette grande famille à laquelle Lucas appartient s'appelle les gadzarts, contraction de « gars des arts », qui compte environ 34 000 alumni et constitue aujourd'hui l'un des réseaux professionnels d'ingénieurs les plus organisés.

En cette rentrée de septembre sur le campus de l'Ensam d'Angers, le soleil tape fort et les enceintes crachent de la techno. Sur un carré de verdure ombragé, des étudiants de première année ont échangé leur biaude contre des bleus de travail. Ils s'activent, sous la surveillance des étudiants de deuxième année. Suivie de près par Lucas Mallevays, qui est aussi responsable de la communication de l'Association des élèves des arts et métiers d'Angers, nous nous frayons un chemin entre des tuyaux, des pare-chocs, un canapé, des palettes et des pneus pour atteindre Marie Albert.

Avec ses camarades bretons, les « Breizhou », cette étudiante de 21 ans, originaire de Vannes, tente de mettre au point un char avec du matériel de récupération qu'ils ont eux-mêmes chiné. « *Pour le moment, nous fixons juste des planches pour renforcer la structure. Mais l'idée, c'est de faire un bateau* », résume-t-elle. Réparties par groupe en fonction de leur région, les

Aux arts et métiers, les traditions de l'école perpétuent l'esprit de corps

« première année » ont pour mission de construire un char à bord duquel ils pourront défiler dans les rues d'Angers. Avant de se voir remettre symboliquement les clefs de la ville par la mairie. Une tradition qui remonte à 1963 et qui témoigne de la confiance de la cité angevine envers l'école.

Fin de l'encadrement militaire

Aux arts et métiers, cette longue période d'intégration des élèves de première année, anciennement appelée « usinage », s'étale jusqu'à Noël. De nombreuses activités sont proposées par les « deuxième année » pour créer un « esprit de promotion » et leur donner accès au précieux titre de gadzart. Fondés en 1780 par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt pour éduquer les pupilles de l'armée aux métiers d'ouvrier qualifié ou de contremaître, les arts et métiers sont une des plus anciennes écoles d'ingénieur de France. Le premier campus ouvre ses portes à Châlons-en-Champagne, avant d'être rejoint par celui d'Angers en 1815. Il en existe désormais huit.

Longtemps placée sous administration militaire, la formation est réputée pour sa dureté et sa rigidité. A cette époque, c'est en « faisant corps » que les élèves surmontent leur condition d'apprentissage. L'argadz voit le jour pour que les élèves puissent communiquer entre eux sans être compris par leur hiérarchie. « *En 1910, un lexique contenant 500 mots et expressions propres aux gadzarts a été publié. C'est beaucoup !*, relève Stéphane Lembré, historien à l'université de Lille. *Une identité s'est construite dès le XIX^e siècle. Elle a été entretenue de manière très spécifique jusqu'à aujourd'hui, même si les arts et métiers n'ont plus grand-chose à voir avec ce qu'ils étaient il y a deux siècles.* »

Si l'encadrement militaire n'a pas survécu au tournant du XX^e siècle, les blouses, l'argadz, les chants ou encore les défilés continuent, eux, de se transmettre. Autant de traditions – les « Trad's » – datant de plus de deux cents ans, qui contribuent aussi bien à la notoriété de l'école qu'à son identité. Elles ont aussi, parfois, été à l'origine de dérives. A Angers, le soir du 11 octobre 2017, [seize élèves de première année se sont fait tatouer des numéros sur les bras](#) avec des cuillères chauffées à blanc. Après ces faits, les arts et métiers ont définitivement interdit les périodes d'intégration sur l'ensemble de leurs campus. En 2016 déjà, les ministres de l'éducation et de l'enseignement supérieur, alertés par un rapport sur les pratiques de bizutage à l'Ensam, l'année précédente, s'étaient engagés à y mettre fin en réformant la gouvernance de l'école.

Un document officiel rédigé et signé par les élèves, l'école et la Société des ingénieurs arts et métiers (l'association des anciens élèves) encadre la transmission des traditions et des valeurs. Avant chaque activité, les étudiants de deuxième année doivent soumettre un dossier détaillé à l'administration. « *Libre à moi de l'autoriser ou non* », précise Catherine Davy, directrice de l'Ensam d'Angers et première femme à diriger un campus arts et métiers, elle rappelle la richesse des valeurs transmises et l'importance accordée au bien-être des étudiants.

« Une communauté unique »

« *Pendant longtemps, les rites d'intégration avaient tous une dimension virile, pour ne pas dire sexiste* », explique Stéphane Lembré. Il faut attendre 1964 pour que la première fille valide un cursus complet à l'Ecole nationale des arts et métiers. Minoritaires sur le campus,

Aux arts et métiers, les traditions de l'école perpétuent l'esprit de corps

les filles représentent seulement 11 % des étudiants de première année en 2023. Ces disparités sont aujourd'hui accentuées par la réforme du baccalauréat et la désertion des matières scientifiques par les lycéennes.

Depuis le lycée, Marie Albert a pour ambition d'intégrer l'Ensam : « *C'est l'école qui me correspond le plus.* » Après trois années de prépa MPSI/PSI au lycée Chateaubriand, à Rennes, c'est chose faite. « *Les cours sont concrets, axés sur le présent et la recherche. Et puis ce n'est pas seulement une école, c'est une communauté unique* », dit-elle.

Fin août, Eliott Dijkerk a fait sa rentrée à l'Ensam d'Angers. Non sans appréhension. « *Je savais que la période d'intégration existait et j'avais eu l'occasion de lire d'anciens articles de presse sur le sujet.* » L'étudiant de 19 ans a deux ans d'avance et quitte pour la première fois le domicile familial. « *J'étais plutôt inquiet. J'ai vécu beaucoup de harcèlement au collège et au lycée.* » Après avoir échangé avec un étudiant de deuxième année chargé du bien-être des étudiants sur le campus, il se sent « *rassuré* » et participe aux premières activités proposées. « *Mon intégration se passe mieux que je ne l'aurais espéré. Ma priorité reste mes études.* »

« L'esprit de corps, c'est un truc de "ouf" ! »

Clary Durieux arbore un large sourire. Issue d'une famille d'ingénieurs, militaire et catholique, cette étudiante de 22 ans se sent comme un poisson dans l'eau sur le campus d'Angers. Elle découvre pourtant un univers qu'elle n'avait pas soupçonné : « *En deux semaines et demie, j'ai retenu 150 prénoms. L'esprit de corps, c'est un truc de "ouf" !* » Sur le tas, ils s'initient à l'argadz et son vaste lexique de 500 mots et expressions. « *Les anciens nous parlent uniquement comme ça ! Nous apprenons en écoutant et nous essayons ensemble de comprendre* », s'enthousiasme la nouvelle gadzart.

Les activités réservées aux étudiants restent secrètes pour entretenir une part de mystère pour les nouveaux arrivants et les générations à venir. « *Il faut le vivre pour le comprendre* », ont coutume de dire les gadzarts. Les premiers jours, Clary reconnaît avoir été un peu stressée. « *Au début, c'est un peu déconcertant, on se demande ce qu'il va se passer. Quand on parle de traditions, c'est difficile de savoir à quoi s'attendre. Mais, même si l'ambiance peut être impressionnante, on se sent en sécurité.* »

Sur le campus, les élèves de première année entonnent les chants traditionnels des arts et métiers. « *Nous t'aimerons toujours vieux clocheton/ Toi dont l'ardoise sous le soleil brille/ Clocheton, clocheton, clocheton.* » Ces paroles du *Monôme de Plume Hébert*, le premier chant qu'ils ont appris, font référence au clocheton qui s'élève dans le cloître du Ronceray de l'Ensam d'Angers. « *De nombreux chants ont été écrits ici*, explique Lucas Mallevays. *Le clocheton, c'est notre symbole.* » Chants, argot, rituels, autant de traditions qui perdurent depuis deux siècles, parfois à contre-courant de l'époque, mais qui, chaque année, reviennent inexorablement sur les campus.

[Romane Pellen\(Angers, envoyée spéciale\)](#)